

LES HOMMES ET LES IDÉES

L'Evolution Idéologique
d'Émile Verhaeren

PAR

GEORGES BUISSET

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMX

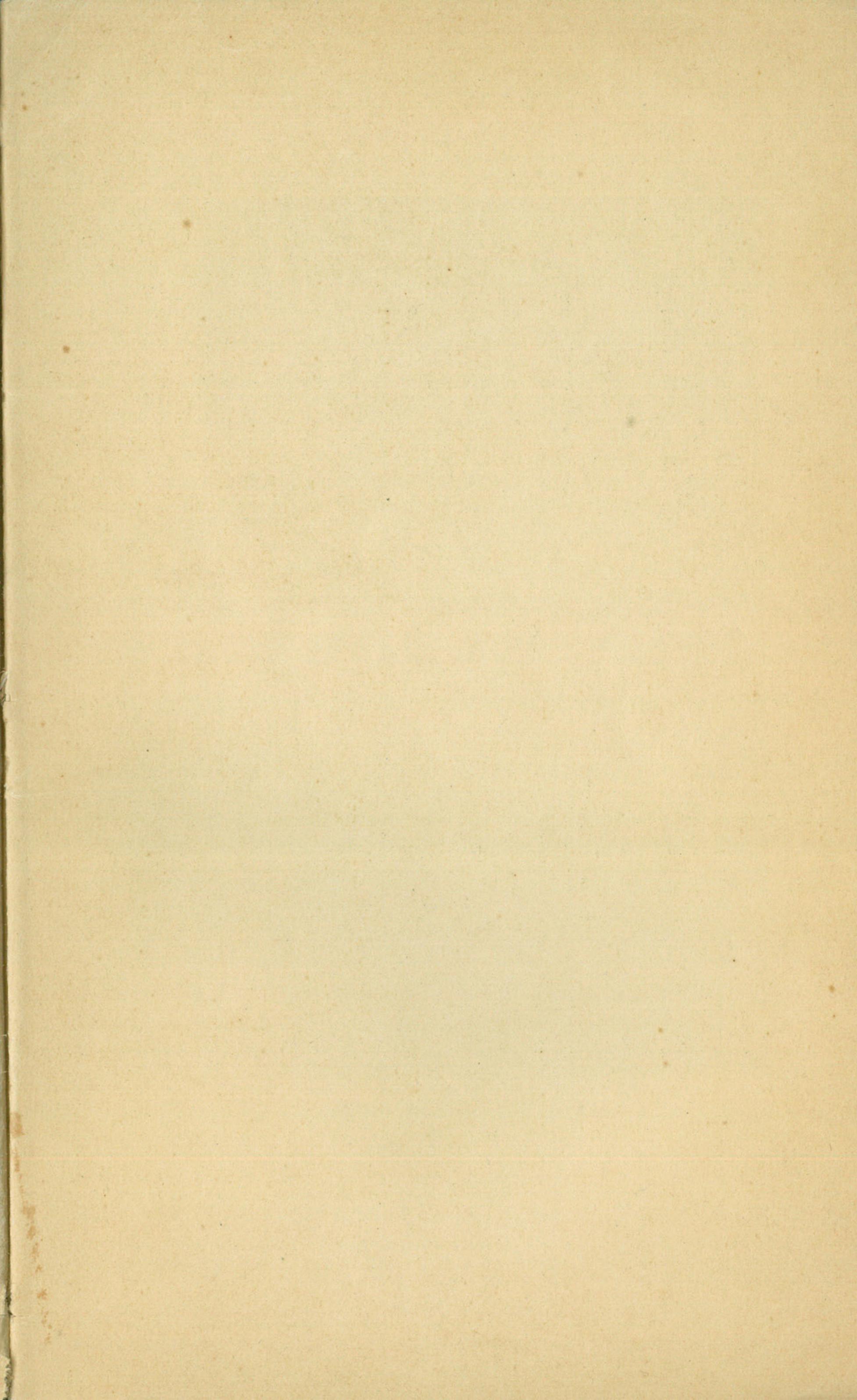
Flora

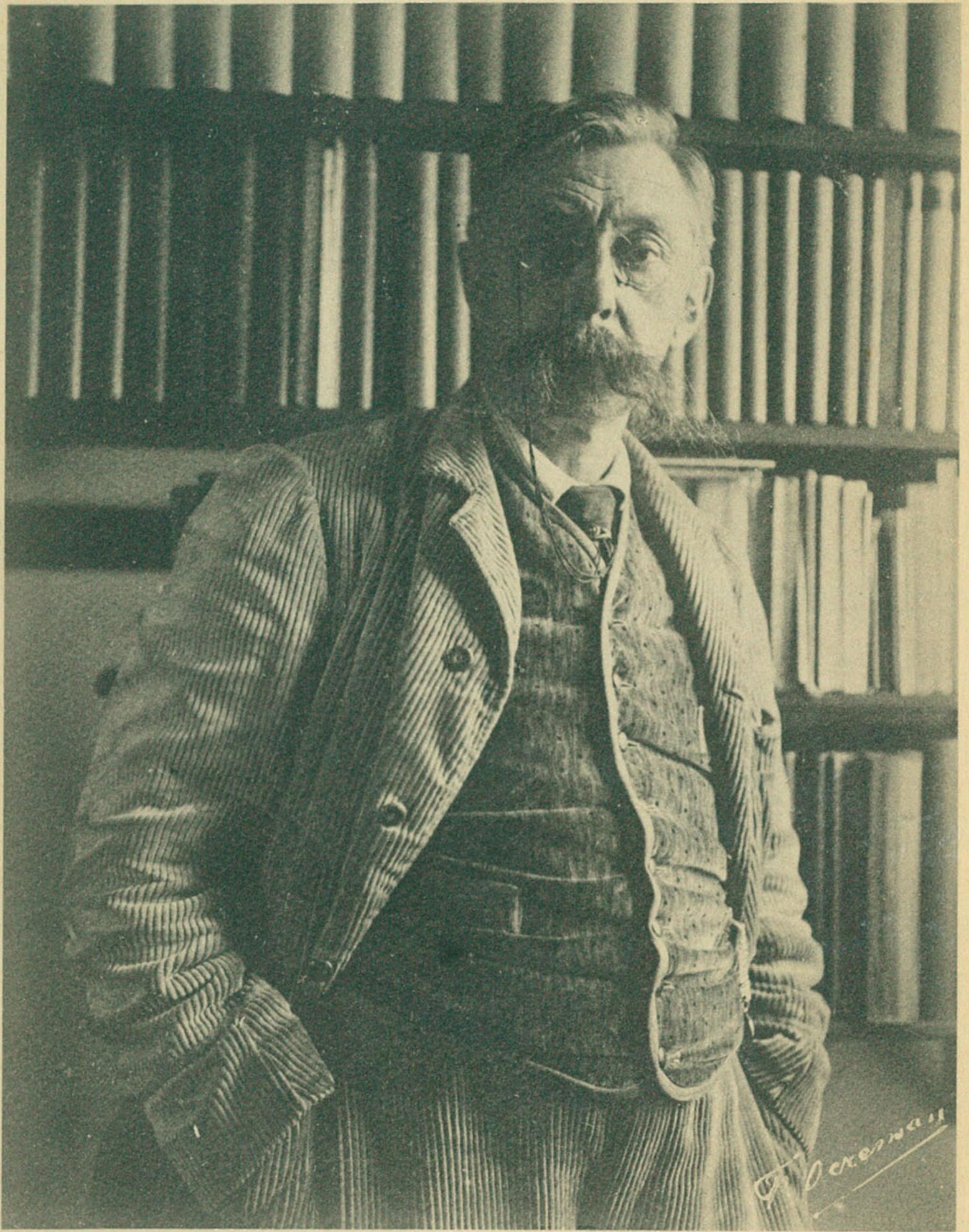
L'ÉVOLUTION IDÉOLOGIQUE

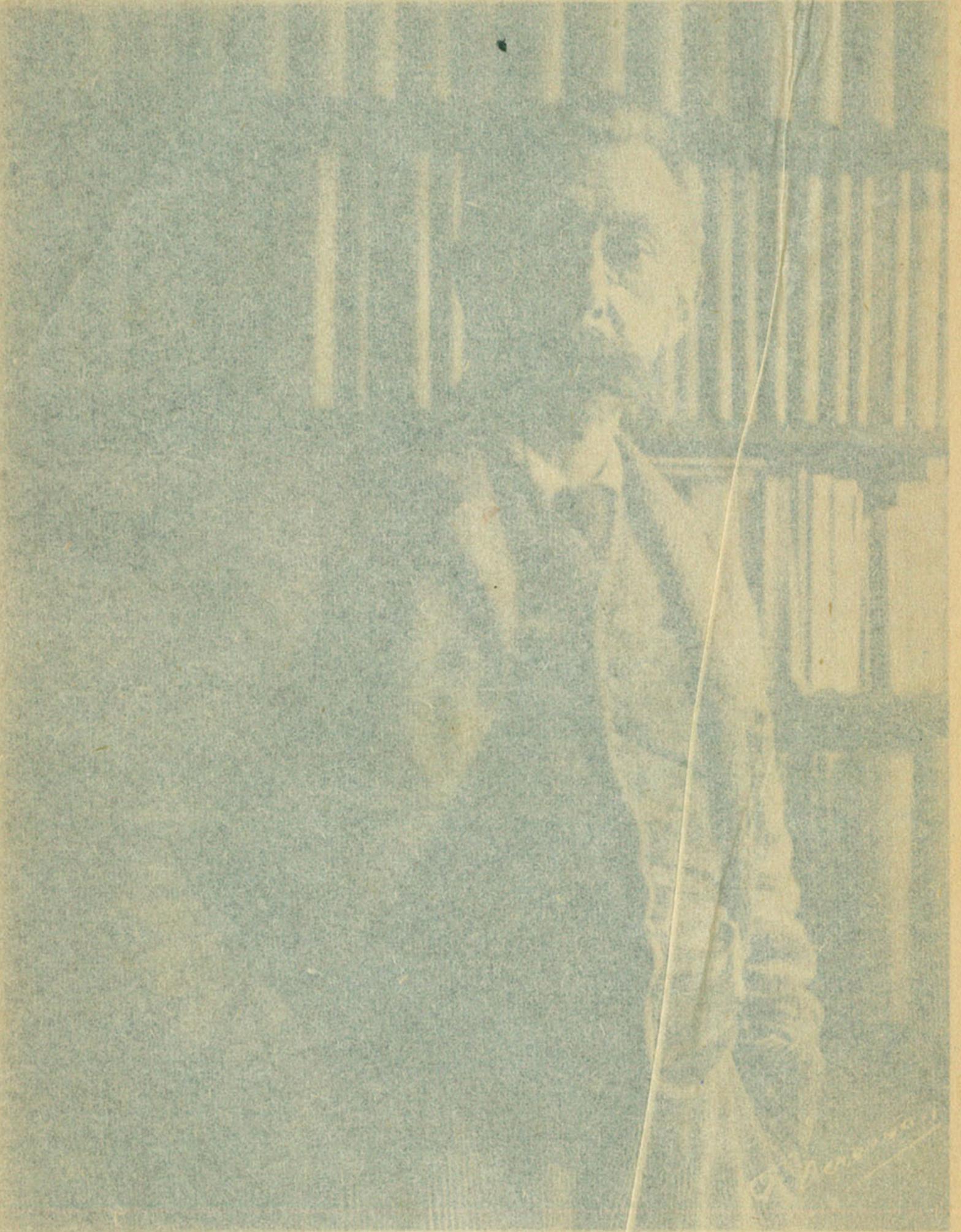
D'ÉMILE VERHAEREN

DANS LA MÊME COLLECTION

- HENRI DE RÉGNIER ET SON ŒUVRE, par Jean de Gourmont, avec un portrait et un autographe..... 1 vol.
- LA NAISSANCE ET L'ÉVANOUISSEMENT DE LA MATIÈRE, par le Dr Gustave Le Bon..... 1 vol.
- DANTE, BÉATRICE ET LA POÉSIE AMOUREUSE. *Essai sur l'Idéal féminin en Italie à la fin du XIII^e siècle*, par Remy de Gourmont, avec plusieurs gravures sur bois..... 1 vol.
- FRANÇOIS COPPÉE ET SON ŒUVRE, par Gauthier Ferrières, avec un portrait et un autographe.. .. 1 vol.
- LES HARMONIES DE L'ÉVOLUTION TERRESTRE, par Stanislas Meunier, professeur au Muséum..... 1 vol.
- LA RÉVOLUTION RUSSE ET SES RÉSULTATS, par P.-G. La Chesnais..... 1 vol.
- MAGNÉTISME ET SPIRITISME, par Gaston Danville..... 1 vol.
- FRANCIS JAMMES ET LE SENTIMENT DE LA NATURE, par Edmond Pilon, avec un portrait et un autographe..... 1 vol.
- LE GÉNIE ET LES THÉORIES DE M. LOMBROSO, par Etienne Rabaud..... 1 vol.
- LA QUESTION D'HOMÈRE. *Les Poèmes homériques, l'archéologie et la poésie populaire*, par A. van Gennep, suivi d'une bibliographie critique par A. J.-Reinach.... 1 vol.
- LA PENSÉE DE MAURICE BARRÈS, par Henri Massis, avec un portrait et un autographe..... 1 vol.
- L'INTELLIGENCE ET LE CERVEAU, par Georges Matisse. 1 vol.
- REMY DE GOURMONT ET SON ŒUVRE, par Paul Delior, avec un portrait et un autographe..... 1 vol.
- GUSTAVE LE BON ET SON ŒUVRE, par Edmond Picard, avec un portrait et un autographe .. . 1 vol.
- JULES RENARD ET SON ŒUVRE, par Henri Bachelin, avec un portrait et un autographe..... 1 vol.
- CUVIER ET GEOFFROY SAINT-HILAIRE D'APRÈS LES NATURALISTES ALLEMANDS, par E.-L. Trouessart, professeur au Muséum..... 1 vol.
- LE SALAIRE, SES FORMES, SES LOIS, par Christian Cornéliussen .. . 1 vol.







Oh s'encreur si fort de l'humaine bataille
— J'ai de tout les réflexes des mortels assemblés
Ou des gaudissements des étoiles, les baïonnettes —
Qu'on vit en tout ce qui agit lutte au trépas
Et qui ou accepte avidement, le cœur ouvert,
L'âme de sensible loi qui régit l'univers.

Ma Soutenance

LES HOMMES ET LES IDÉES

L'Evolution Idéologique
d'Émile Verhaeren

PAR

GEORGES BUISSET

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
Tous droits réservés.

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.*



PARIS

MERCIER DE FRANCE

1881

100

I

En Hainaut, à la limite extrême de France et de Belgique. C'est un paysage aimable, un peu mouvementé, où court, avec un bruit de source, la Honelle. Quelques roches, des fragments de troncs à demi pétrifiés, puis, énigmatique à la manière d'un sphinx, cette face de songe vers le ciel levée : le *Caillou-qui-Bique*. A la fois légendaire et forestier, le décor incite au rêve et à la joie de se sentir vivre, au recueillement et à l'exaltation.

Emile Verhaeren revient chaque année, après son séjour à Saint-Cloud, prendre là, à Roisin-Autreppe, des nouvelles du printemps. C'est là peut-être qu'il écrit ses plus beaux poèmes ; c'est là qu'une respectueuse admiration conduit vers lui bien des jeunes poètes.

L'accueil est de bonne et franche cordialité. Verhaeren a tôt fait de rassurer ceux qu'intimide son génie ; il s'intéresse à eux avec bienveillance et daigne ne point s'apercevoir de leur maladresse. Mais il arrive parfois que, dès les premiers ins-

tants, la conversation gagne les sommets; Verhaeren s'anime alors à reparler de son art, de sa race, de sa philosophie; son regard insistant demande, force l'approbation de l'interlocuteur, cependant que sur son visage viennent s'inscrire un enthousiasme fervent et la ténacité des profondes convictions.

Il est petit et se tient devant vous tout d'un bloc; on a l'impression que cet homme doit se donner ou se refuser sans restriction. Sa personne entière participe au moindre de ses gestes; pour peu qu'avec ardeur il s'attache à développer une idée chère, aussitôt son torse se courbe, et, les bras subitement avancés, il agite nerveusement les mains qui semblent ainsi retenir entre leurs paumes l'essentiel même de la vérité qu'il est en train d'établir. Encore qu'examinés isolément, ils gardent le souvenir des ravages et des tourments de jadis, les traits de la physionomie, par leur ensemble, témoignent aujourd'hui de la belle sérénité du poète. Les lointaines années de maladie, de souffrance morale et de patiente recherche de soi-même, certes, sur ce visage ardent, ne sont pas désavouées, mais il se fait qu'à l'heure présente Emile Verhaeren a découvert sa vérité et que cette vérité est grande, noble et paradoxalement héroïque.

Celui qui me ra, dans les siècles, un soir,
Troublant mes vers, sous leur sommeil ou sous leur cendre,
Et ranimant leur sens lointain pour mieux comprendre
Comment ceux d'aujourd'hui s'étaient armés d'espoir,

Qu'il sache avec quel violent élan ma joie
S'est, à travers les cris, les révoltes, les pleurs,
Ruée au combat fier et mâle des douleurs
Pour en tirer l'amour, comme on conquiert sa proie (1).

Cette joie, cet amour, cet espoir, c'est toute la philosophie de Verhaeren et pour avoir été réalisée en beauté dans ses derniers livres, cette philosophie n'est pas néanmoins restée purement verbale ; la vie même du poète en est toute imprégnée et ceci rend particulièrement profitable et fécond le contact avec un tel esprit, bien décidé à ne considérer toutes choses que du point de vue de l'admiration et à ne se laisser entamer par aucun scepticisme. On a reproché à cette attitude de manquer de finesse, alors qu'avant de la juger, il fallait commencer par lui restituer sa véritable portée de réaction à la fois instinctive et intellectuelle.

C'est ce que l'on va tenter ici, en poursuivant, à travers la série chronologiquement établie des grandes œuvres d'Emile Verhaeren, l'histoire de sa pensée, en recherchant le processus de son évolution idéologique.

(1) *Les Forces Tumultueuses*. — Un Soir.

II

91. } Parmi les nombreuses définitions par quoi l'on s'efforça de résoudre la question du génie, il en est une que je désire retenir ici, non pas que, plus que toute autre, elle apporte la réponse définitive, mais au moins me semble-t-elle de nature à renseigner quelque peu sur le génie de plusieurs hommes supérieurs et spécialement sur celui d'un Verhaeren : « Il (le génie) n'est rien qu'une volonté de vie émouvant certains individus de qui s'irruent soudain en heurts et harmonies les sourdes accumulations d'une race (1). » Or, sans oublier qu'il faut toujours bien se garder de donner force de loi à de semblables définitions, nous pouvons aisément vérifier celle-ci sur la personnalité même qui nous occupe.

Emile Verhaeren est Flamand ; c'est dire qu'il sort d'une race éminemment typique par l'inexplicable parallélisme de contraires qu'elle réalise : à la fois doux et brutal, obstiné et tendre, paillard,

(1) Joseph Bossi (Christian Beck) : *Adam*, drame (Bruges, 1906).

gourmand, mais aussi mystique et dévotieux, le Flamand est un être très complexe. La puissance de ses instincts le pousse à un certain paroxysme dans l'action, mais la lenteur de son raisonnement le retient parfois dans une silencieuse et sournoise apathie. Le sentiment religieux de la race est très accentué au point que même un Verhaeren, sitôt après avoir reconnu l'impossibilité des croyances spiritualistes et s'en être nettement affranchi, s'empresse d'adopter, *par besoin de croire*, une foi nouvelle plus humaine et magnifiquement panthéiste.

D'ailleurs, il y a dans l'art d'Emile Verhaeren de nombreuses caractéristiques uniquement dues à la race ; l'expression est souvent violente et sauvage, la langue âpre et gauche, riche en onomatopées. D'excellents philologues comme M. van Hamel ont fait à ce sujet d'intéressantes et judicieuses observations, tendant à prouver que Verhaeren transpose en langue française bien des tournures essentiellement flamandes. Hâtons-nous de dire ici qu'en littérature de tels phénomènes sont évidemment regrettables ; en philologie, ils ne sont encore que curieux ; mais c'est surtout en psychologie et peut-être aussi en ethnologie qu'ils deviennent réellement très importants, si l'on songe que, quoique Flamand, Verhaeren ignore la langue flamande et que les quelques tentatives qu'il fit pour l'apprendre ne donnèrent même aucun résultat.

race
Hamel
C

Ainsi, jusqu'en de minimes mais frappants détails, Emile Verhaeren apparaît bien comme le dépositaire des « sourdes accumulations » de sa race. Flamand, il l'est par la naissance, par la volonté et par le génie. Mains de ses livres sont écrits à la gloire des Flandres et tout un cycle, dont les quatre premiers volumes ont paru, leur est dédié.

C'est à Saint-Amand, sur les bords de l'Escaut, que naquit Emile Verhaeren (1) et qu'il passa la plus belle partie de son enfance. Les souvenirs qu'il a gardés de ce temps adorable sont extrêmement vifs et c'est dans *les Tendresses Premières* que nous les pouvons retrouver.

..... Ces souvenirs chauffent mon sang
Et pénètrent mes moëlles...

commence-t-il, puis, ému, il ranime une à une tou-

(1) Le 21 mai 1855. Il conviendrait peut-être de lire l'étude, très documentée au point de vue biographique, que M. Léon Bazalgette a publiée sur Verhaeren dans la collection des *Célébrités d'aujourd'hui*, chez Sansot. Qu'il soit permis de reprendre ici en les résumant à la hâte les renseignements de M. Bazalgette qui aident à établir l'ascendance du poète : Emile Verhaeren est fils de Gustave Verhaeren et de Adèle Verhaeren, née Debock. Les Verhaeren étaient probablement d'origine hollandaise ; le grand-père avait été marchand de drap à Bruxelles, le père vivait en rentier de village à Saint-Amand. Quant aux Debock, ils étaient du pays, encore que leur mère (qui se nommait Lepaige) fût venue de Hérenthals en Campine et fût d'origine française. Ce que l'on sait aussi de science certaine, c'est qu'au début du XVIII^e siècle un Pierre Verhaeren, venu de Nosseghen (près de Tervueren, Brabant), épousa à Bruxelles (paroisse de Ste-Gudule), Madeleine de Cooman, et que ce Pierre Verhaeren est l'aïeul de Jean-Baptiste Verhaeren, grand-père du poète, et qui épousa en 1807 Jeanne-Marie Van Mons.

tes les choses anciennes et mortes et s'interrompt,
soudain fiévreux :

C'était si doux la vie en abrégé !
C'était si jeune et beau
La vie avec sa joie et son attente !

L'enfance du poète fut exceptionnellement admirable ; en voici le décor :

Je me souviens du village près de l'Escaut,
D'où l'on voyait les grands bateaux
Passer ainsi qu'un rêve empanaché de vent
Et merveilleux de voiles,
Le soir en cortège sous les étoiles.

Je me souviens de la bonne saison :
Des parlottes, l'été au seuil de la maison
Et du jardin plein de lumière,
Avec des fleurs devant et des étangs derrière.

Et les rêves héroïques du petit Flamand :

Ah, l'ai-je aimé éperdûment
Ce peuple — aimé jusqu'en ses injustices
Jusqu'en ses crimes, jusqu'en ses vices !
L'ai-je rêvé fier et rugueux comme un serment,
Ne sentant rien, sinon que j'étais de sa race,
Que sa tristesse était la mienne et que sa face
Me regardait penser, me regardait vouloir
Sous la lampe, le soir,
Quand je lisais sa gloire en mes livres de classe.

Et c'est la première petite amie, les équipées au
loin, la convalescence, le bain.

On ignorait sa chair :
Et les baisers du vent et les souffles de l'air
Et la caresse unanime des choses
Ne provoquaient qu'un grand rire étonné
Sur les lèvres décloées.

Il est certain que les enfants vivent et s'ébattent dans un monde tout différent du nôtre ; les rapports des choses entre elles, leur nature intime, leur raison d'être, ils ont sur tout cela des idées très particulières et propres à leur âge ; par l'imagination et l'intelligence, ils se construisent ainsi un univers minuscule et merveilleux où nous n'avons accès qu'au prix d'adroites surprises et que les années seules se chargent de détruire. Ce petit univers, ordonné par la folle insouciance et l'exquise sensibilité de Verhaeren enfant, nous est rendu très visible dans *les Tendresses Premières*, très visible et presque palpable.

Cependant, voici que les temps de collège et d'université, rompant ces charmes, poussent peu à peu le futur grand poète dans un monde nouveau, le vrai, le nôtre, mais où il semble bien qu'il ne s'acclimata jamais. Docteur en droit à vingt-six ans, Verhaeren se fit inscrire au barreau de Bruxelles et commença son stage chez Edmond Picard. Il n'alla guère au-delà dans cette voie, puisqu'au bout de trois ans il renonça définitivement et — du moins il est bien permis de le croire

ans regret, à la carrière d'avocat. C'est que, dès les dernières années de collège, de vagues pressentiments lui avaient timidement révélé sa vocation véritable. A l'université de Louvain, les indices se multiplièrent ; ce fut avec des camarades la fondation d'un petit journal, *La Semaine*, qui vécut un mois et où Verhaeren publia des vers.

Mais la période décisive fut celle du stage chez M. Picard. C'était le temps où quelques jeunes intellectuels audacieux préparaient à Bruxelles un important mouvement de réaction contre le crépuscule littéraire de leur pays. Emile Verhaeren n'aurait pas manqué de se mêler à ce mouvement dont la principale affirmation de vie fut la création d'une revue de combat. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier l'influence qu'eut cette revue sur les lettres françaises de Belgique ; mais il convient tout-à-propos de rappeler que ce mouvement fut fécond et qu'après tout il évita de pénibles hésitations à un grand nombre d'écrivains qui se cherchaient encore (1).

La Jeune Belgique, dirigée par feu Max Waller, fit à Bruxelles à peu près la même besogne que le *Mercure de France* pendant ses premiers jours de début ; grouper dans une seule revue des écrivains jus-
qu'alors isolés dans leurs efforts contre la médiocrité de littératures
françaises. En France, il s'agissait d'en finir avec le naturalisme,
l'ombre de Daudet, l'ombre de Dumas fils ; en Belgique il fallait
oublier jusqu'au souvenir des Charles Potvin et des Antoine Clesse.
Malgré que d'importance et même d'esprit fort dissemblables, les
deux revues eurent cela de commun d'annoncer et de faire une
révolution. Ce n'était pas la faute des amis de Max Waller, si la
Belgique retardait d'un demi-siècle et plus sur la France.

On ignorait sa chair :
 Et les baisers du vent et les souffles de l'air
 Et la caresse unanime des choses
 Ne provoquaient qu'un grand rire étonné
 Sur les lèvres décloées.

Il est certain que les enfants vivent et s'ébattaient dans un monde tout différent du nôtre ; les rapports des choses entre elles, leur nature intime, leur raison d'être, ils ont sur tout cela des idées très particulières et propres à leur âge ; par l'imagination et l'intelligence, ils se construisent ainsi un univers minuscule et merveilleux où nous n'avons accès qu'au prix d'adroites surprises et que quelques années se chargent de détruire. Ce petit univers, ordonné par la folle insouciance et l'exquise sensibilité de Verhaeren enfant, nous est rendu très visible dans *les Tendresses Premières*, très visible et presque palpable.

Cependant, voici que les temps de collège d'université, rompant ces charmes, poussent peu à peu le futur grand poète dans un monde nouveau, le vrai, le nôtre, mais où il semble bien qu'il ne s'acclimata jamais. Docteur en droit à vingt ans, Verhaeren se fit inscrire au barreau de Bruxelles et commença son stage chez Edmond Picard. Il n'alla guère au-delà dans cette voie puisque au bout de trois ans il renonça définitivement et — du moins il est bien permis de le croire

— sans regret, à la carrière d'avocat. C'est que déjà, dès les dernières années de collège, de vagues indices lui avaient timidement révélé sa vocation littéraire. A l'université de Louvain, les indices s'accrochèrent ; ce fut avec des camarades la fondation d'un petit journal, *La Semaine*, qui vécut seize mois et où Verhaeren publia des vers.

Mais la période décisive fut celle du stage chez Edmond Picard. C'était le temps où quelques jeunes intellectuels audacieux préparaient à Bruxelles un important mouvement de réaction contre le crétinisme littéraire de leur pays. Emile Verhaeren ne manqua pas de se mêler à ce mouvement dont la principale affirmation de vie fut la création d'une revue de combat. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier l'influence qu'eut cette revue sur les lettres françaises de Belgique ; mais il convient peut-être de rappeler que ce mouvement fut fécond et qu'après tout il évita de pénibles hésitations à bien des écrivains qui se cherchaient encore (1).

(1) *La Jeune Belgique*, dirigée par feu Max Waller, fit à Bruxelles à peu près la même besogne que le *Mercure de France* pendant ses années de début ; grouper dans une seule revue des écrivains jusque là isolés dans leurs efforts contre la médiocrité de littératures admises. En France, il s'agissait d'en finir avec le naturalisme, Alphonse Daudet, l'ombre de Dumas fils ; en Belgique il fallait écarter jusqu'au souvenir des Charles Potvin et des Antoine Clesse. Encore que d'importance et même d'esprit fort dissemblables, les deux revues eurent cela de commun d'annoncer et de faire une réaction. Ce n'était pas la faute des amis de Max Waller, si la Belgique retardait d'un demi-siècle et plus sur la France.

Verhaeren n'avait évidemment pas besoin qu'on lui rendît un tel service ; sa personnalité très accusée — trop même, au goût de quelques-uns de ses amis d'alors — lui permettait sans aucun doute de risquer seul l'aventure littéraire ; tout au plus donc, pouvait-il, à ce fervent compagnonnage d'art, gagner une certaine excitation à écrire, une certaine fièvre à se produire au plus tôt. Et c'est ainsi qu'en 1883 il se trouva être l'auteur des *Flamandes*.

III

Tout ce qui, depuis la grande époque rubénienne, avait sommeillé dans l'âme flamande s'est tout à coup réveillé là, dans ce livre. Soit qu'en des vers pas toujours heureux le poète y refasse certains tableaux de Pierre Bruegel l'Ancien, de Teniers ou de Jan Steen, soit qu'il les commente ou les transpose en des temps plus rapprochés de nous, il s'avère indubitablement leur descendant direct par l'amour de la couleur, du mouvement et du pittoresque débraillé. Lors de l'apparition des *Flamandes*, un critique bruxellois de la vieille école, le Docteur Valentin, prononça un mot que l'on a souvent rappelé : « M. Verhaeren vient de percer comme un abcès. » Encore qu'excessive dans sa malveillance, cette parole avait néanmoins quelque fondement, car, à tout dire, plusieurs des poèmes qui composaient ce livre, et précisément ceux qui se réclamaient de l'inspiration picturale, étaient décidément d'un art trop pléthorique et par là même contestable.

Verhaeren n'avait évidemment pas besoin qu'on lui rendît un tel service ; sa personnalité très accusée — trop même, au goût de quelques-uns de ses amis d'alors — lui permettait sans aucun doute de risquer seul l'aventure littéraire ; tout au plus donc, pouvait-il, à ce fervent compagnonnage d'art, gagner une certaine excitation à écrire, une certaine fièvre à se produire au plus tôt. Et c'est ainsi qu'en 1883 il se trouva être l'auteur des *Flamandes*.

III

Tout ce qui, depuis la grande époque rubénienne, avait sommeillé dans l'âme flamande s'est tout à coup réveillé là, dans ce livre. Soit qu'en des vers pas toujours heureux le poète y refasse certains tableaux de Pierre Bruegel l'Ancien, de Teniers ou de Jan Steen, soit qu'il les commente ou les transpose en des temps plus rapprochés de nous, il s'avère indubitablement leur descendant direct par l'amour de la couleur, du mouvement et du pittoresque débraillé. Lors de l'apparition des *Flamandes*, un critique bruxellois de la vieille école, le Docteur Valentin, prononça un mot que l'on a souvent rappelé : « M. Verhaeren vient de percer comme un abcès. » Encore qu'excessive dans sa malveillance, cette parole avait néanmoins quelque fondement, car, à tout dire, plusieurs des poèmes qui composaient ce livre, et précisément ceux qui se réclamaient de l'inspiration picturale, étaient décidément d'un art trop pléthorique et par là même contestable.

Mais, en d'autres pages de ses *Flamandes*, Emile Verhaeren réalisait plus de véritable poésie. Sa réaction devant certaines choses, certains êtres, était parfois imprévue et admirable. En exemple, voici des paysans :

poème

Ils sont âpres au gain minime ; ils sont sordides.
 Ne pouvant conquérir leur part grâce au travail,
 La lésine rend leurs cœurs durs, leurs cœurs fétides ;
 Et leur esprit est noir, mesquin, pris au détail,
 Stupide et terrassé devant les grandes choses !
 C'est à croire qu'ils n'ont jamais vers le soleil
 Levé leurs yeux, ni vu les couchants grandioses
 S'étaler dans le soir, ainsi qu'un lac vermeil.

Cependant, c'est surtout dans une série de sonnets descriptifs que le Verhaeren des *Flamandes* atteignait le plus de beauté littéraire. Il y a là des gens, des sites, des intérieurs et des instants de Flandre. Des servantes cuisent le pain du dimanche ; des gueux passent, sac au dos, dans des campagnes silencieuses ; un grand chat blanc veille dans le grenier aux récoltes, ou bien voici que dans une grange des gars frappent le grain et les fléaux à chaque coup retombent sur l'aire pesamment :

On eût dit que le cœur de la ferme battait
 Dans ce bruit régulier qui baissait et montait
 Et, le soir, comme un chant, endormait la campagne.

Au point de vue strictement poétique, l'influence de Victor Hugo est très importante dans ce premier

livre d'Emile Verhaeren. D'autres influences s'y révèlent également et l'on y rencontre des strophes comme celle-ci, dont les vers ont l'ampleur, la lenteur et jusqu'au majestueux et lourd déroulement d'une strophe tropicale de Leconte de Lisle :

En un creux de terrain, aussi profond qu'un antre,
Les étangs s'étalaient dans leur sommeil moiré
Et servaient d'abreuvoir au bétail bigarré
Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Au résumé, Emile Verhaeren avait débuté par un livre de grande valeur; les défauts même que très certainement l'on y pouvait relever n'étaient en somme que des gages d'originalité (1) et peut-être la rançon de son extraordinaire puissance. Dès son premier recueil de vers, le poète marquait donc nettement cette « volonté de vie » par quoi, selon qu'il a été dit plus haut, le génie se manifeste.

Quant aux *Moines*, qui parurent deux ans plus tard, leur place dans l'évolution de l'œuvre de Verhaeren est bien plus restreinte. Certes le poète y est en progrès sur lui-même; sa maîtrise verbale s'affirme; l'évocation gagne en sûreté et, de pictu-

(1) Prendre pour des signes d'originalité les défauts d'un écrivain ou d'un artiste, voilà assurément en critique une règle bien dangereuse et bien proche de la sottise, dès qu'il ne s'agit plus d'un homme de génie, aussi essentiellement créateur que Verhaeren. La remarque qui vient d'être faite au sujet des *Flamandes*, il conviendrait d'ailleurs de la refaire au sujet de toutes les œuvres du poète, sous peine de ne les pas comprendre intégralement.

rale qu'elle était dans *Les Flamandes*, se fait plutôt plastique. (Il y a d'admirables sculptures gothiques dans *Les Moines*.) Même lorsqu'il semble tout occupé à buriner une eau-forte, le Verhaeren d'alors reste avant tout soucieux d'attitudes et de gestes et il en résulte parfois de saisissants effets, comme dans ce *Cimetière* de cloître au soir.

Pourtant, par les beaux mois d'été glacés de lune,
 Sous un ciel reluisant d'or et d'argent poli,
 Ce lieu répand encor sa hantise importune,
 Et lorsque les brouillards montent du sol pâli
 Et s'étendent, sur les tombes, en blanc suaire,
 On voit, là-bas, de grands moines se rassembler,
 Se saluer le front par terre et s'en aller
 Par la vague terreur de la nuit mortuaire.

Et cependant, malgré l'évidente beauté formelle de ces poèmes, on ne peut, dans une étude d'ensemble, retenir longuement l'attention sur eux. C'est que, très objectifs, ils ne sont pas, à proprement parler, une expression immédiate de qui les composa. Sauf, et telles qu'elles se trouvaient alors en lui, certaines qualités fondamentales de sensibilité et de vision dont, moins qu'à tout autre écrivain, il lui était possible de se défaire, Verhaeren avait mis dans *Les Moines* relativement peu de lui-même. D'ailleurs, avec *Le Cloître*, qui en est comme la mise en œuvre théâtrale, ils restèrent isolés dans l'abondante production du poète.

Pour notre part, il suffisait que l'on y pût lire
d'aussi admirables et ferventes déclarations :

Quand tout s'ébranle ou meurt, l'Art est là qui se plante
Nocturnement bâti comme un monument d'or...

.

Et quiconque franchit le silence des porches,
N'aperçoit rien, sinon au fond, à l'autre bout,
Une lyre d'airain qui l'attend là, debout,
Immobile, parmi la majesté des torches.
Et ce temple toujours pour nous subsistera
Et longtemps et toujours luira dans nos ténèbres,
Quand vous, les moines blancs, les ascètes funèbres
Aurez disparu tous en lugubre apparat,
Dans votre froc de lin et votre aube mystique
Au pas religieux d'un long cortège errant,
Comme si vous portiez à votre Dieu mourant,
Au fond du monde athée, un dernier viatique.

*Belle, sans doute, mais non
superior*

IV

A vrai dire, ces deux premiers livres ne faisaient pas prévoir d'évolution bien déterminée. Peut-être même, si des causes accidentelles n'étaient intervenues, cette évolution, alors normale, eût-elle fortement différencié de celle qui conduisit Verhaeren à *La Multiple Splendeur*. Car il est à peu près certain que les quatre ou cinq années de maladie pendant lesquelles furent écrits *Les Soirs*, *Les Débâcles* et *Les Flambeaux Noirs* gardèrent encore longtemps du retentissement sur les œuvres qui suivirent. Ce n'est pas que l'on retrouve dans *Les Villages Illusoires*, ni même dans *Les Campagnes Hallucinées*, l'irrespirable atmosphère des *Soirs*, les angoisses des *Débâcles*, les cris de démence des *Flambeaux*, la terrifiante et malsaine subjectivité enfin de toute cette trilogie. Mais, outre les fatales et décisives altérations que devait apporter dans l'organisme du poète et dans sa sensibilité une crise physique et mentale aussi intense, il n'est pas jusqu'à l'inconsciente réaction par quoi tout conva-

lescent s'efforce à triompher de son mal, qu'il ne faille ici regarder comme un principe d'orientation nouvelle. Et plus la crise avait été caractérisée, et plus évidemment cette nécessaire réaction s'imposait. En sorte que ces années de maladie, si elles interrompirent l'évolution naturelle et logique du Verhaeren des *Flamandes* et des *Moines*, déterminèrent par cela même un recommencement dans son œuvre, une direction imprévue dont les poèmes d'alors furent le point de départ.

Et, de fait, dès *Les Soirs*, qui parurent en 1887, la vision de Verhaeren s'était totalement transformée. L'affection d'estomac dont il était atteint influençait fortement le système nerveux au point d'y provoquer un grand trouble. Les facultés de perception, surtout, semblaient avoir été excitées de manière anormale. Et c'est ainsi qu'il n'est pas dans *Les Soirs* un seul décor qui ne retienne un peu des hantises du poète.

Les soirs crucifiés sur l'horizon, les soirs
Saignent, dans les marais, leurs douleurs et leurs plaies,
Dans les marais, ainsi que de rouges miroirs
Placés pour refléter le martyre des soirs,
Des soirs crucifiés sur l'horizon, les soirs !

Mais de semblables visions, encore tout objectives, sont moins effrayantes, cependant, que telles autres purement intérieures.

L'absurdité grandit comme une fleur fatale
 Dans le terreau des sens, des cœurs et des cerveaux,

et sitôt la plante bien enracinée :

Lacs de roses, ici, dans la neige, nuage
 Où nichent des oiseaux dans des plumes de vent ;
 Grottes de soir, avec un crapaud d'or devant,
 Et qui ne bouge et mange un coin de paysage.

Becs de hérons, énormément ouverts pour rien
 Mouche dans un rayon qui s'agite, immobile...

Et voici que le poète lui-même constate sans
 anxiété :

L'inconscience gaie et le tic-tac débile
 De la tranquille mort des fous, je l'entends bien.

Cela est d'une poésie étrangement tourmentée,
 obsédante et presque inhumaine. Mais la détresse
 morale de Verhaeren devait grandir encore dans
Les Débâcles et dans *Les Flambeaux Noirs*.

Les Débâcles s'ouvrent brusquement sur un poème
 d'infinie désespérance ; il semble bien que si,
 jusque dans *Les Soirs*, la maladie avait principa-
 lement agi sur la sensibilité et l'imagination, dès à
 présent, elle va suggérer au poète une philosophie
 amère et révoltée.

La vie, hélas ! ne se supporte et ne s'amende
 Que si la volonté la terrasse d'orgueil.

.
 Hommes tristes, ceux-là qui croient à leur génie !

.
 Quelqu'un m'avait prédit qui tenait une épée
 Et qui riait de mon orgueil stérilisé :
 Tu seras nul, et pour ton âme inoccupée
 L'avenir ne sera qu'un regret du passé.

Le drame qui se jouait à cette époque dans l'âme de Verhaeren dut être terrible. Détestables conseils des mauvaises heures, hallucinations morbides, tortures physiques, il dut subir tout cela et tout cela se retrouve dans son livre depuis l'obscur besoin de s'amoinrir, de redevenir le petit enfant de jadis, jusqu'aux suprêmes renoncements ascétiques :

Je rêve une existence en un cloître de fer,
 Brûlée au jeûne et sèche et râpée aux cilices
 Où l'on abolirait, en de muets supplices,
 Par seule ardeur de l'âme enfin, toute la chair.

Il y a beaucoup de christianisme dans *Les Débâcles*, beaucoup de christianisme, à côté d'un profond nihilisme. D'admirables exaltations comme celle qui commence ainsi :

La nuit d'hiver élève au ciel son pur calice,
 suivent immédiatement de non moins admirables
 et foudroyants accès de sombre haine :

Désir d'être soudain la bête hiératique
 D'un éclat noir, sous le portique
 Escarbouclé d'un temple à Bénarès.

.
 La bête immensément d'ébène et de granit,
 Et de corne et de roc, qui surplombe la tourbe
 De ces pleureurs, tous les mêmes, vers l'infini ;
 Et les haïr et regretter son impuissance
 Non pour les secourir, mais pour rageusement
 Les affoler et se prouver sa malfaisance.

Désir d'être soudain cette idole qui ment !

Si *Les Flambeaux Noirs* sont d'une inspiration moins tragique et moins tourmentée, ce n'est pas cependant que le poète soit en convalescence, mais au lieu de rester enfermé en lui-même, comme dans *Les Débâcles*, il fait ici un grand effort d'objectivation. Il en résulte que, tout aussi douloureuse, sa pensée apparaît néanmoins plus aérée ; c'est presque une pensée de transition ; d'ailleurs, quelques-uns des thèmes de ses grands livres futurs surgissent pour la première fois dans ces *Flambeaux Noirs* : *Les Villes*, *Les Lois*, *La Révolte*, *Les Livres*. Ce dernier poème surtout est remarquable ; Verhaeren y évoque toutes les philosophies que proposèrent à l'humanité les penseurs. Très heureusement s'y trouvent définies les doctrines de Platon, d'Epicure et du Christ. La strophe sur Descartes est admirable : *duvido*

Penser, même douter que l'on pense, c'est être.
 Première ! au jour intérieur cette fenêtre.
 L'idée éclôt innée, elle se scrute, insiste ;
 L'infini se conçoit, donc il existe,

Et Dieu ne trompe pas l'homme sur l'univers.
 Mais l'âme humaine encore gothique
 Maintient le corps, que rongeront les vers,
 Ainsi qu'un instrument sous son doigté mystique.

Puis c'est le rationalisme kantien et enfin l'évo-
 lutionnisme qui voit en l'homme un être

Matériel pourtant et de même substance
 Que l'univers qui s'ignore dans l'existence.

Mais de cet amas de systèmes et de théories,
 Verhaeren ne tire qu'un doute épouvantable, au
 point qu'il clôt son livre sur des vers de désolation
 infinie :

En sa robe couleur de feu et de poison
 Le cadavre de ma raison
 Traîne sur la Tamise.

.

Elle est morte de trop savoir,
 De trop vouloir sculpter la cause
 Dans le socle de granit noir
 De chaque être et de chaque chose.

Confuso

Elle est morte atrocement
 D'un savant empoisonnement.
 Elle est morte aussi d'un délire
 Vers un absurde et rouge empire.

Peut-être conviendrait-il de ne point quitter cette
 trilogie, sans faire une remarque d'ordre purement
 littéraire. Imprégné sensiblement de Hugo et de
 Leconte de Lisle dans *Les Flamandes* et dans *Les*
Moines, Emile Verhaeren, ici, dégage, et avec force,

sa personnalité de grand poète. Ce n'est pas cependant qu'il échappe à toute influence. Ses voyages en Espagne et en Angleterre, et surtout ses séjours à Paris, contribuèrent beaucoup à sa formation. La bataille symboliste venait de commencer. Mallarmé était le maître intellectuel de la jeunesse d'avant-garde d'alors, à laquelle évidemment devait se joindre Verhaeren. Celui-ci avait pour l'auteur de *L'Après-midi d'un Faune* la plus fervente admiration : « Je le considère, a-t-il dit (1), comme le plus haut et le plus noble poète qui se dresse à cette heure au-dessus de nous. Il a écrit les plus beaux vers réguliers de notre langue et je me sens vis-à-vis de lui humble à jamais. » D'ailleurs, il reste dans *Les Soirs*, *Les Débâcles* et *Les Flambeaux Noirs* des traces certaines de contact avec la poésie de Stéphane Mallarmé.

Quelques poèmes aussi rappellent très vivement des estampes un peu antérieures d'Odilon Redon. L'accord était si grand entre l'état d'âme de cet artiste et celui de Verhaeren malade, qu'indifféremment les rêves de l'un ont pu interpréter les rêves de l'autre ; il existe en effet de chacun des trois volumes de la trilogie, une édition de cent exemplaires sur hollandaise, dont cinquante sont illus-

(1) Dans une lettre spontanément écrite en protestation contre les pénibles critiques de M. Retté. Cette lettre est insérée dans les *Echos* du n° de février 1897 du *Mercur de France*.

trés par Odilon Redon. M. Albert Mockel a décrit ainsi le frontispice des *Soirs* : « La main magistrale d'Odilon Redon a sculpté à la crête d'un roc une *face humaine*. Les traits inégalement marqués s'enfoncent aux creux d'angles rentrants ; la figure est grossière, informe, elle est démesurée — mais c'est une montagne qui la porte. »

V

En 1891, Emile Verhaeren semble guéri. Voici pour le prouver *Les Apparus dans mes Chemins*, son œuvre décisive par excellence et l'une de ses plus belles. Le poète, à peine échappé d'un Erèbe de douleurs, de malédictions et de démence, se trouve encore désorienté et affaibli. De même que dans la symbolique du Moyen-Age des entités morales, Vertus ou Vices, apparaissaient aux hommes, chacune leur proposant un but et leur montrant la route à suivre pour l'atteindre, de même — venus de quels lointains? — surgissent à ses regards de visionnaire des personnages de légende et de songe, symboles d'attitudes à prendre devant l'universelle énigme qu'est la vie.

Et c'est d'abord *Celui de l'Horizon* :

Effrayant effrayé. Il cherchait le chemin
Vers une autre existence éclatée en miracles,
En un désert de rocs illuminés d'oracles,
Où le chêne vivrait, où parlerait l'airain,
Où tout l'orgueil serait : se vivre en déploiements
D'effroi sauvage, avec, sur soi, la voix profonde

Et tonnante des Dieux qui ont tordu le monde
Grand de terreur, sous le froid d'or des firmaments.

Puis cet autre, bien moderne déjà, dont la parole
est à la fois amère, sceptique et décevante : *Celui
de la Fatigue* :

Certes, mais se blottir en la rare Sagesse,
D'où rien ne transparait que le savoir
Et la culture et la discipline de sa faiblesse,
Entr'accorder la haine et le désir ; vouloir
A chaque heure, violenter sa maladie ;
L'aimer et la maudire et la sentir
Chaude, comme un foyer mal éteint d'incendie,
Se déployer sa peine et s'en vêtir ;
Etre de ses malheurs même l'orgueil,
Et quelquefois celui qui, dans les villes, passe
Et qui s'assied, son geste en fer barrant le seuil
Du temple, où vont prier les hommes de sa race.

Et même *Celui du Savoir* recommande au poète
qui cherche désespérément une certitude vitale, de
ne point déduire de généralisations philosophiques
de la petite poignée de faits reconnus par la science :

Et tiens pour toi qu'il n'est, parmi tous les projets,
Qu'un bien : le mors-au-dent d'une âme
Qui se tue à chercher, mais ne conclut jamais.

Ainsi peu à peu s'établit autour du poète un
grand vide moral que vient lui rendre plus sensi-
ble encore une quatrième apparition.

Je suis celui des pourritures grandioses
Qui s'en revient du pays mou des morts.

C'est *Celui du Rien* qui s'annonce de la sorte et qui, après avoir décrit son domaine fantastique qu'aidèrent à peupler le meurtre, la maladie, le suicide et la passion, jette, pour finir, ce sarcasme :

Et je t'apporte à toi le consolant flambeau
L'offre à saisir de ma formidable ironie
Et mon rire devant l'universel tombeau.

Mais tout cela, sans doute, n'est qu'imposture, puisque, traçant parmi les brumes

un triomphal chemin
De la pitié du ciel vers notre terre,

voici soudain Saint Georges, symbole de vaillance et de foi, porteur du message attendu, annonciateur des victoires prochaines. Aussi bien le poète lui avait réservé bon accueil. Les autres, ceux de l'horizon, de la fatigue, du savoir et du rien, il les avait écoutés, ému, en proie peut-être à la terreur ; mais il n'avait point dit la parole qui approuve, ni fait le geste qui confirme ; il ne leur avait point ouvert la demeure bien close de son âme. Apparus un soir au tournant d'une grande route ou par une nuit de tempête au bord de la mer, ils n'ont été pour lui que des passants. Et ceci même prouve qu'il était bien guéri ; sa clairvoyance était redevenue totale et ce n'est qu'avec l'assentiment de tout son être que, devant ce Saint Georges, il se laissait

aller enfin à une explosion de lyrisme subjectif, longtemps contenu :

Le Saint Georges cuirassé clair
 A traversé, par bonds de flamme,
 Le frais matin, jusqu'à mon âme ;
 Il était jeune et beau de foi,
 Il se pencha d'autant plus bas vers moi,
 Qu'il me voyait plus à genoux ;
 Comme un intime et pur cordial d'or
 Il m'a rempli de son essor
 Et tendrement, d'un effroi doux,
 Devant sa vision altière,
 J'ai mis, en sa pâle main fière,
 Les fleurs tristes de ma douleur.
 Et lui, s'en est allé, m'imposant la vaillance
 Et, sur le front, la marque en croix d'or de sa lance
 Droit vers son Dieu, avec mon cœur.

Et cette fois c'est bien fini le désespoir, la détresse et la révolte. Ce poème, dans l'œuvre entier de Verhaeren, fait l'effet d'un vigoureux coup de barre ; c'est ici, en ces *Apparus dans mes Chemins*, que se fixe la destinée du poète ; et le point culminant du drame psychologique, c'est, après l'épouvantable et grandiose imprécation de *Celui du Rien*, la brusque apparition du *Saint Georges*. Toutes philosophies du pessimisme, de l'ironie et du néant sont à jamais rejetées, car le voici, celui qu'on attendait.

Il vient en bel ambassadeur
 Du pays blanc, illuminé de marbres

Où, dans les parcs, au bord des mers, sur l'arbre
De la bonté suavement croît la douceur (1).

(1) Admise, la présente interprétation des *Apparus dans mes Chemins* en infirmerait quelques autres, et particulièrement celle qui ferait croire, ainsi qu'on l'a dit, que Verhaeren serait arrivé dans ce livre au nihilisme de la pensée. Tout, dans la composition et dans le plan de ces poèmes, dénote une conscience très lucide et des intentions très nettes ; rarement œuvre de poète fut aussi volontaire, aussi *voulue*, dirai-je presque, que celle-ci et il apparaît, selon moi, à toute évidence, que ce n'est pas la pensée de Verhaeren même qu'il faut chercher dans *Celui du Rien*, mais tout au plus une admirable et géniale personification d'une attitude qui, pendant sa maladie, s'était peut-être offerte à lui.

VI

Dès à présent, nous pouvons poser qu'Emile Verhaeren a pris conscience de son effort; il sait maintenant où il va et l'heure n'est pas loin, où s'organisera d'elle-même son œuvre.

Mais, définitivement engagé dans la voie de l'action, le poète se laisse tout à coup séduire par les doctrines socialistes, alors toutes jeunes en Belgique. Il seconde M. Vandervelde et quelques autres dans la création d'un mouvement démocratique et se dévoue jusqu'à siéger au Comité de la Maison du Peuple. Aussi, presque tous ses livres de cette période — qui fut longue — manifestent-ils très nettement ses préoccupations sociales. Et ce furent : en 1893, *Les Campagnes Hallucinées*; en 1894, *Les Villages Illusoires*; en 1895, *Les Villes Tentaculaires* et enfin, en 1897, *Les Aubes*.

Si j'avais à donner une mesure à mon admiration pour Verhaeren, c'est en ce moment que je le ferais, car, à la vérité, je ne tiens pas beaucoup

(à être rangé parmi ces « jeunes gens épris de rêves sociaux » dont parle M. Remy de Gourmont et qui, en lisant *Les Villes Tentaculaires* et *Les Aubes*, peuvent croire « que leurs idées ont trouvé un prophète ».

On peut aimer un Verhaeren pour des raisons un peu moins puériles, et même très sincèrement regretter que ses œuvres socialistes d'il y a quinze ans et des œuvres quasiment patriotiques plus récentes, *Les Héros*, par exemple, aient plus aidé à sa gloire que *Les Visages de la Vie* ou que *La Multiple Splendeur*.

Ce qui, dans *Les Campagnes*, dans *Les Villes* et dans *Les Aubes*, choque surtout, c'est que ces œuvres dépendent vraiment trop du parti-pris où elles furent conçues. Œuvres d'art, certes, et même le sont-elles assez que pour nous émouvoir comme telles. Cependant, il est difficile d'y suivre fidèlement le poète et d'épouser tous ses enthousiasmes et toutes ses colères. Mieux vaut donc s'arrêter dans *Les Campagnes Hallucinées* à quelque impressionnant poème : *Le Donneur de mauvais Conseils*, *Le Fléau* — si connu celui-là — ou à ces *Chansons de Fous* si bizarres et si « réussies ».

Dans *Les Villes Tentaculaires*, le risque est plus grand de se laisser prendre au socialisme d'Emile Verhaeren : il faut, ici, lire avec plus de prudence et se tenir d'autant plus sur la défensive que les

poèmes essentiellement socialistes y sont les plus beaux et que leur élan, leur rythme, entraînant d'abord l'approbation de l'oreille qui y trouve du plaisir, pourraient tout aussi bien emporter l'assentiment d'une intelligence trop peu méfiante. Il s'en faut de beaucoup d'ailleurs que la partie philosophique de ces poèmes doive être intégralement négligée. Ainsi, quand Verhaeren proclame :

Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge,
Il est fumant dans la pensée et la sueur
Des bras fiers de travail, des fronts fiers de lueurs,
Et la ville l'entend monter du fond des gorges
De ceux qui le portent en eux
Et le veulent crier et sangloter aux cieux,

quand Verhaeren écrit cela, il n'y a rien à redire : un poète se borne à constater ce qui est et ce qu'il voit. De même lorsque, chantant la recherche scientifique, il certifie que

Viendra l'instant, où tant d'efforts savants et ingénus,
Tant de génie et de cerveaux tendus vers l'inconnu,
Quand même auront bâti sur des bases profondes
Et jaillissant au ciel, la synthèse des mondes,

à peine nous est-il permis, tant ce rêve est le nôtre, de secouer un peu la tête en signe d'incrédulité. Rien non plus, après tout, ne doit nous empêcher d'acclamer des vers comme ceux-ci, où il est question de la beauté :

Quiconque espère en elle est au-delà de l'heure
 Qui frappe aux cadrans noirs de sa demeure ;
 Et tandis que la foule abat dans la douleur,
 Ses pauvres bras tendus vers la splendeur,
 Parfois, déjà, dans le mirage où quelque âme s'isole,
 La beauté passe et dit les futures paroles.

Je sais bien que ces vers sont extraits d'un poème intitulé *Les Idées* où, malgré un début aux tendances plutôt matérialistes consacré à la force, Emile Verhaeren en appelle, en véritable démocrate, à un idéal de justice et de pitié; je sens bien que tout cela veut paraître très révolutionnaire, et je sais aussi ce qu'il faut croire du rapprochement de ces deux mots « art » et « révolution », que ce rapprochement soit provoqué par un Wagner ou par un Verhaeren, mais n'y a-t-il point cependant une grande et obscure puissance de contagion dans l'accent presque prophétique de ce poète ?

Et c'est peut-être pour avoir avec excès renforcé encore cet accent dans *Les Aubes*, que Verhaeren a compromis la beauté absolue et formelle de ce drame qui devait d'une manière très saisissante résumer *Les Campagnes Hallucinées* et *Les Villes Tentaculaires*. Il y a là un manque évident d'équilibre entre le sujet et l'expression ; parfois celle-ci, dans les parties en prose surtout qui sont assez hésitantes, reste en-deçà de l'action dramatique, parfois, elle la dépasse de tant qu'elle apparaît

elle-même vague et creuse comme les utopies qu'on l'a chargée de magnifier.

La meilleure réalisation artistique des idées qu'affectionnait en ce temps-là Verhaeren, c'est dans *Les Villages Illusoires* qu'il la faut aller chercher. Encore que bien guéri et en route vers une joie totale et prochaine, le poète d'alors est pessimiste. Il est pessimiste par amour, parce que tout, dans le vaste monde, ne va pas encore selon que l'eût réglé son ardent altruisme. Toutes les évocations de ce livre sont tragiques et sombres. Le peu d'espoir qui s'y dissimule tient de la révolte et cela même confère à ces poèmes une grandeur, un élan, un rythme tout à fait admirables. De plus, le même élément esthétique qui donnait tant de prix aux *Apparus dans mes Chemins*, le symbole, vient ici se mettre au service de la thèse socialiste, et peut-être est-ce à cause de cela encore que, quoi qu'on en ait, il faut ranger *Les Villages Illusoires* parmi les grands livres du poète. C'est là, en tout cas, que l'on peut lire ses poèmes les plus connus : *Le Passeur d'Eau, Le Sonneur, Le Fossoyeur, Le Vent* et aussi *Le Forgeron* :

Il a compté les maux immesurables :
Les conseils nuls donnés aux misérables,
Les aveugles du soi, qui conduisent les autres,
La langue en fiel durci des faux apôtres,
La justice par des textes barricadée,
L'effroi plantant sa corne au front de chaque idée...

Mais le rude artisan qui forge des armes pour les conquêtes futures, s'il fait le compte de tout cela, c'est qu'il sait que tout cela doit bientôt finir ; en visionnaire, il a lu dans un avenir de justice, d'humanité, de fraternité et c'est pourquoi

Avec l'éclat de cette lucide croyance
Dont il fixe la flamboyance,
Depuis des ans, devant ses yeux,
Sur la route, près des labours,
Le forgeron énorme et gourd
Comme s'il travaillait l'acier des âmes
Martèle, à grands coups pleins, les lames
Immenses de la patience et du silence.

Cependant, il y a dans *Les Villages Illusoires* un poème que M. Albert Mockel, lui aussi, avait distingué comme étant le plus beau : *Les Cordiers*. Encadrées de strophes en vers libres d'un grand sentiment décoratif, trois séries de strophes en alexandrins, agencées comme pour former un tryptique, y synthétisent la conception qu'avait alors Verhaeren de l'univers et de la vie. Pour faire à la fois saisir le procédé et comprendre la pensée du poète, dans chacun de ces... panneaux, je choisis les vers que je crois les plus significatifs. Ce sont des vers admirables et c'est aussi le Passé, le Présent et quelque Futur idéal de rêve qui passent :

Jadis, c'était la vie errante et somnambule

A travers les matins et les soirs fabuleux,
 Quand la droite de Dieu, vers les Chanaans bleus,
 Traçait la route en or, au fond des crépuscules.

.....
 Voici, c'est une usine; et la matière intense
 Et rouge y roule et vibre en des caveaux
 Où se forgent d'ahan les miracles nouveaux
 Qui absorbent la nuit, le temps et la distance.

.....
 Là-haut, l'éclair s'éteint des chocs et des contraires;
 Le poing morne du doute entr'ouvre enfin ses doigts.
 L'œil regarde s'unir, dans l'essence, les lois
 Qui fragmentaient leurs feux en doctrines horaires,

Et c'est la paix ardente et vive avec ses urnes
 De régulier bonheur sur ces pays du soir,
 Où s'allument, ainsi que des charbons d'espoir,
 Dans la cendre de l'air, les grands astres nocturnes.

Postérieurs d'un an aux *Campagnes*, antérieurs d'un an aux *Villes*, ces *Villages Illusoires*, à cause du magnifique symbolisme qui les pare, se trouvent être d'un art tout à fait dissemblable. Moralement et littérairement, ils constituent l'une des œuvres les plus denses du poète. Outre une symbolique impressionnante et son paroxysme habituel, Verhaeren a mis dans ce livre une part très visible de souvenirs d'enfance. Sa philosophie actuelle ne s'y annonce pas encore, mais c'est déjà la même sensibilité ardente, généreuse et forte, une sensibilité qui depuis *Les Soirs* et *Les Débâcles* a bien évolué et qui est en train de se cristalliser,

de se fixer. De plus, dans ce livre, Verhaeren est en pleine possession de son métier. Aussi heureux dans le vers large et régulier que dans le vers libre auquel peu de poètes surent comme lui imprimer si vigoureusement les rythmes les plus divers, les plus marqués, les plus subtils, les plus lourds et les plus ondoyants, il donne involontairement un grand exemple à l'appui de cette loi selon laquelle l'artiste de génie se crée une forme personnelle d'expression à mesure que s'affirment en lui-même sa pensée et son rôle.

VII

Aussi complètement maître de lui-même, Verhaeren, vers cette époque, semble morceler son inspiration à laquelle nous devons désormais reconnaître trois veines, trois sources bien différentes. (Cela est d'autant plus important à faire ressortir que c'est véritablement le Verhaeren d'aujourd'hui qui commençait alors de se révéler, sitôt passée la période sociale.) Ces trois courants, si nettement distincts, qui se partagent la production du poète, je les classerais comme suit :

1° Les poèmes d'intimité et de pur sentiment : *Heures Claires, Heures d'Après-midi*; 2° les œuvres où Verhaeren s'avère plus directement et plus exclusivement de race flamande, c'est-à-dire ce cycle si réputé en Belgique : *Toute la Flandre*, et dont le poète a déjà donné *Les Tendresses Premières, La Guirlande des Dunes, Les Héros* et *Les Villes à Pignons*; 3° l'admirable série de livres que l'on pourrait appeler son *grand œuvre* et que composent *Les Visages de la Vie, Les Forces Tumultueuses* et *La Multiple Splendeur*.

Au temps de leur publication (1895), *Les Heures Claires* surprirent jusqu'aux plus décidés et aux plus fervents lecteurs de Verhaeren; peut-être même surprirent-elles ceux-là plus spécialement, puisque, accoutumés à la force, à la rudesse et à l'accent un peu sauvage du grand poète tant aimé, ils ne s'attendaient guère à le voir tout à coup si tendre, si familier et si doux. Le descendant de Hugo devenait brusquement un fils de Verlaine, un frère de Max Elskamp et de Charles van Lerberghe, et cela déroutait. Ces poèmes que Verhaeren dédiait « à celle qui vit à ses côtés », ces poèmes des *Heures Claires*, aussi bien d'ailleurs que ceux des *Heures d'Après-midi* — qui parurent en 1905 — n'offrent de prise à l'examen critique ou à l'analyse que pour autant qu'on les sépare du reste de l'œuvre. Dans une étude rapide et synthétique comme celle-ci où l'on s'est donné pour tâche d'écrire avant tout une histoire *idéologique* des œuvres d'Emile Verhaeren, il suffira peut-être, après avoir dit de ces vers d'amour qu'ils comptent parmi les plus beaux et les plus émouvants de la langue française, de leur assigner leur place dans l'évolution du poète. Verhaeren ne dissimule pas dans *Les Heures Claires* qu'il fut aidé à se relever de ses anciennes souffrances et à se guérir de son désespoir par celle dont la rencontre lui parut un prodige :

J'étais si lourd, j'étais si las,
J'étais si vieux de méfiance,
J'étais si lourd, j'étais si las
Du vain chemin de tous mes pas,

Je méritais si peu la merveilleuse joie
De voir tes pieds illuminer ma voie,
Que j'en reste tremblant encore et presque en pleurs
Et humble à tout jamais, en face du bonheur.

Il s'agit donc ici d'un élément nouveau de régénération : l'amour, et dans ces poèmes d'intimité Verhaeren chante ce qu'il lui doit.

Ce chapiteau barbare où des monstres se tordent,
Soudés entre eux, à coups de griffes et de dents,
En un tumulte fou de sang, de cris ardents,
De blessures et de gueules qui s'entremordent,

C'était moi-même, avant que tu fusses la mienne,
O toi la neuve, ô toi l'ancienne
Qui vins à moi du fond de ton éternité
Avec, entre les mains, l'ardeur et la bonté.

Ceci établi, il faudrait encore faire remarquer combien les livres d'amour de Verhaeren se ressentent de la période pendant laquelle ils furent écrits. *Les Heures Claires*, datant de la période sociale, renferment des passages qu'il aurait été impossible au poète de reprendre dans *Les Heures d'Après-midi* qui sont contemporaines de *La Multiple Splendeur*. Les livres sociaux de Verhaeren impressionnent par la sublime et généreuse colère dont ils

sont agités et d'où ils tirent leur grandeur ; ne nous étonnons donc point si, dans l'intimité, le poète chuchote à sa compagne ce conseil :

Pour nous aimer des yeux,
Lavons nos deux regards, de ceux
Que nous avons croisés, par milliers, dans la vie
Mauvaise et asservie.

Encore que d'autres poèmes, de ces mêmes *Heures Claires*, contredisent un peu celui-là, il n'en reste pas moins qu'une telle note de pessimisme, quelque isolée qu'elle fût, ne pouvait plus concorder avec l'époque où Verhaeren écrivit ses *Heures d'Après-midi*, époque de joie plénière et de sérénité. « Heures d'après-midi »... le poète a vieilli et sa compagne, mais rien n'est venu troubler ni altérer l'échange sentimental entre ces deux nobles âmes.

Voilà quinze ans déjà que nous pensons d'accord,
Que notre ardeur claire et belle vainc l'habitude,
Mégère à lourde voix, dont les lentes mains rudes
Usent l'amour le plus tenace et le plus fort.

Tout simplement, dit le poète :

L'âge est venu, pas à pas, jour à jour,
Poser ses mains sur le front nu de notre amour
Et, de ses yeux moins vifs, l'a regardé.

Aussi ce recueil peut-il se réclamer d'une beauté

plus grave, plus réfléchie que celle des *Heures Claires*. C'est un livre qu'il faut surtout sentir pour le comprendre (1). Tout y est divin, profond, ému. L'impression est vraiment indéfinissable; le lecteur se trouve touché jusqu'à l'âme avant d'avoir observé que les vers qu'il est en train de lire sont le plus souvent irréprochables et dignes de l'admiration la plus délibérément consentie.

(1) Il faudrait ajouter cependant que certains poèmes des *Heures d'Après-midi* ont une allure philosophique et panthéiste très caractérisée. Les poèmes auxquels il est fait allusion dans cette note semblent même paraphraser et parfois synthétiser des passages entiers de *La Multiple Splendeur*.

VIII

Nous n'aurons pas à nous arrêter bien longtemps à la deuxième veine d'inspiration de Verhaeren. Rappelons-nous qu'il avait débuté par *Les Flamandes* et que ce livre, véritable explosion d'un tempérament, avait paru excessif. Voici que le même thème rentre dans l'œuvre du poète avec *Toute la Flandre* ; mais les développements et les variations en seront mieux ordonnés, mieux ramenés à la mesure. Dans *Toute la Flandre*, Verhaeren magnifie sa race et le sol natal : c'est dire des quatre volumes par quoi s'ouvre ce cycle et qui le composent jusqu'à présent qu'ils offrent un intérêt généralement plus restreint que les autres œuvres du maître. Il a déjà été parlé du premier de ces volumes, *Les Tendresses Premières*, dans la partie biographique de cette étude. Quant au suivant, *La Guirlande des Dunes*, constatons d'abord que, conçu de manière à paraître surtout descriptif, il abonde en marines, en tableaux de plein air et en vigoureuses et même parfois spirituelles eaux-for-

tes. Encore que davantage épique vers la fin du livre, la vision de Verhaeren est ici essentiellement picturale : le poète voit à la manière de certains peintres contemporains de son pays et ce serait peut-être un jeu instructif que de faire un jour les rapprochements précis. Mais, plus soucieux de reconnaître, au fur et à mesure de leur passage, les marques du génie de Verhaeren que de dénombrer les multiples faces de son talent, nous nous bornerons ici à recommander, à ce point de vue pictural, la lecture du poème intitulé : *Un Toit, là-bas*, qui est un chef-d'œuvre de réalisme poétique. Cependant il y a aussi une véritable grandeur dans *La Guirlande des Dunes* ; c'est qu'en des vers d'un fraternel et fervent enthousiasme, le poète y chante sa race et les hommes de sa race et qu'il emploie à cela ses rythmes les plus beaux, les plus larges et ses plus admirables qualités.

Filles et gars de Flandre, oh ! seuls vous resterez
D'accord avec l'embrun et les grands vents
Et la rauque marée et ses vagues guerrières.
Vous êtes ceux du sol qu'on ne refoule pas.
La mer a mis en vous sa force et sa folie,
Vos yeux sont beaux de sa clarté froide et pâlie
Et son rythme puissant et lourd pèse en vos pas.

Assez différente est la conception du troisième recueil de *Toute la Flandre : Les Héros*. Il s'agissait ici de glorifier le passé historique et légendaire.

daire de la race flamande; or il est à peu près certain que Verhaeren a été, inconsciemment, aidé en cela par des souvenirs d'enfance; car l'esprit selon lequel se trouve réalisée cette glorification est très semblable, pour ne pas dire identique à celui qui préside encore maintenant, dans la plupart des collèges flamands de Belgique, à l'enseignement de « l'histoire nationale (1) ». *Les Héros* sont bien un peu cela : un beau livre d'histoire nationale à l'usage des jeunes Belges de Flandre (2). Mais il ne faut pas néanmoins que ces vétilles nous rendent injustes pour le poète qui reste, à bien des égards, tout à fait supérieur ici. Et de cela je ne requerrai d'autres preuves que les deux poèmes consacrés l'un aux frères *Van Eyck* et l'autre plus, remarquable encore, à *Rubens*. Ce dernier, par son élan et sa composition, se classe parmi les poèmes définitifs du maître. On pourrait dire qu'il est complet. Quelques strophes, dont celle-ci :

Que tu peignes les amazones des légendes
 Ou les reines ou les saintes du paradis,
 Toutes ont pris leur part de volupté, jadis,
 Dans la balourde et formidable sarabande,

(1) Aussi l'auteur de cet essai s'excuse-t-il de ne pas insister sur la nature de ces diverses glorifications. A d'autres, plus Flamands que lui — qui l'est si peu — d'approfondir ce Verhaeren-là et de le comprendre plus intimement.

(2) Cela est si vrai que le gouvernement belge en a acheté tout un lot d'exemplaires pour les distribuer en prix dans ses écoles.